

« Que puis-je leur apprendre, ils ne m'aiment pas. »

Par Michèle Naples, enseignante,
Publié dans la feuille d'IF n° 13 de décembre 2006.

Pour avoir enseigné pendant 23 ans dans l'enseignement technique et professionnel, j'ai eu à de nombreuses reprises l'occasion de me poser des questions sur la qualité, nécessaire ou pas, du lien qui nous rassemblait, mes élèves et moi.

D'abord, dans l'enthousiasme un peu naïf de mes débuts, je me suis lancée dans mon métier comme on se jette dans une histoire d'amour et j'ai débarqué tous sourires dehors et pleines de bonnes intentions. Après avoir essuyé les premières insultes et quelques bons chahuts, j'ai assez vite déchanté et j'ai changé de stratégie : Ces gaillards là, il allait falloir m'en faire respecter. Deuxième débarquement : sourcils froncés, vêtements sévères, exigences claires, autorité sans faille. Ca marchait beaucoup mieux mais l'ambiance était un peu lourde et les sourires me manquaient, les leurs autant que les miens. J'ai donc relâché la bride et une complicité s'est installée de qualité variable selon les classes, les âges, mon état et le leur...

Mais toujours poussée par mes idéaux d'amour, je me laissais souvent aller à cette complicité en oubliant nos rôles respectifs.

Je me souviens de cette classe exceptionnelle de 2^{ème} technique avec laquelle je suis partie en classes vertes. Très agréable séjour d'une semaine à Chevetogne au retour duquel j'ai, dans ma logique d'enseignante, interrogé les élèves sur toutes les notions étudiées sur place.

Tollé général, trahison, indignation : je passais du statut d'animatrice sympa à celui de méchant prof qui interroge ! Ils m'ont tous remis une feuille blanche ce jour-là et il a fallu un énorme et long travail de gestion du groupe pour terminer l'année en les remettant dans un projet positif vis-à-vis du cours de géographie.

La gestion de l'affectif dans une classe est donc, je pense, un délicat travail d'équilibre entre générosité et exigence, entre respect et autorité, entre plaisir et travail.

En travaillant aujourd'hui en individuel avec des élèves en difficulté scolaire, je suis effarée de constater le nombre important d'élèves intelligents qui échouent dans une matière parce que « le prof ne les aime pas » ou parce qu' « ils n'aiment pas le prof. »

Je me souviens avoir répondu aux élèves qui me reprochaient de ne pas les aimer, ou à ceux qui me déclaraient qu'ils ne m'aimaient pas, avec la plus grande douceur afin d'atténuer mes propos, que **nous n'étions pas à l'école pour nous aimer** mais bien pour apprendre. Et que dans ce jeu de l'apprentissage, nous avons chacun un rôle à tenir.

Au-delà de ce rôle, nous pouvons bien sûr avoir des sentiments de sympathie ou d'antipathie mais il faudrait qu'ils n'entravent pas notre travail d'apprentissage.

Le triangle du projet est un outil qui peut aider à décoincer la situation en remettant au clair les objectifs réels de l'élève et en imaginant les moyens qui permettront d'y arriver.

L'imaginaire d'avenir peut aussi être un outil performant dans les problèmes d'affectivité trop envahissante : se projeter en situation de réussite, se sentir, se voir, s'entendre répondre adéquatement à une situation problème aide parfois l'élève à dépasser les blocages affectifs.

Que ce soit en cours individuel ou collectif, la gestion mentale,
par l'écoute qu'elle nécessite

par le respect qu'elle installe des procédures différentes et du fonctionnement de chacun,

par ses temps d'évocation qui permettent que chacun s'approprie les connaissances nouvelles,

par les propositions qui sont faites pour que chacun trouve un chemin mental qui lui convient,

la gestion mentale, donc, installe un climat de confiance en soi et/ou dans l'enseignant qui favorise l'apprentissage mais aussi des relations plus respectueuses de soi et des autres.

En effet, à la fin d'un travail de remédiation individuelle, outre les progrès scolaires attendus, les parents constatent souvent une plus grande confiance en soi, un nouveau plaisir et un enthousiasme plus grand pour le travail scolaire. (J'ai bien dit souvent, pas toujours... Et plus souvent chez les filles que chez les garçons ; l'affectif y serait-il pour quelque chose ? A étudier...)

Aujourd'hui, j'ai changé de cadre et j'enseigne le français et l'étude du milieu à des adolescents en psychiatrie. Ils sont souvent en décrochage scolaire et en grande difficulté avec leur « projet d'être ». Construire avec eux de petits projets d'apprentissage : leur redonner la notion du temps en partant de la ligne du temps pour se construire une ligne de vie, rédiger un conte pour gagner un concours, mémoriser des chansons pour le concert de Noël, rédiger un journal, construire des casiers en bois pour le jardinage, apprendre à lire son nom et ceux des autres... Ces « petits » projets rythment le temps de l'hospitalisation et aident parfois à s'en reconstruire de plus grand pour un futur éventuel.

Mais, vous le voyez, nous nous éloignons souvent des cours traditionnels et des socles de compétences tels qu'ils nous sont imposés dans les programmes.

Je m'inquiétais donc un peu et j'en ai parlé à Laurent Servais, le psychiatre qui dirige l'unité où nous travaillons. Il m'a répondu qu'il était indispensable de travailler d'abord la relation avec le patient/élève avant de commencer tout apprentissage. Je vous livre ci-dessous quelques passages du dialogue que nous avons eu à ce sujet.

Michèle Naples : « Vous dites qu'il faut travailler la relation avant de travailler un cours sinon la matière ne passera pas ? »

Dr Laurent Servais : « *Oui, en particulier avec la population avec laquelle nous travaillons. Ce sont des jeunes qui sont extrêmement fragiles affectivement, qui ont beaucoup de mal à établir une relation, qui, dans toutes les relations, au départ sentent une immense insécurité. Ils ressentent beaucoup d'angoisse, de peur. Leur imaginaire galope dans des directions qu'on ne soupçonne même pas, à l'opposé, par exemple, d'enfants qui, dans des classes primaires normales, ont, pendant leur toute petite enfance, reçu une éducation qui, finalement, leur donne, à l'intérieur d'eux, un apaisement affectif et émotionnel suffisant que pour affronter des situations difficiles. Par exemple : le contexte affectif ritualisé de la rentrée des classes est un contexte affectif qui par un certain côté est stressant comme l'était la rentrée des classes pour nous quand nous étions petits, mais nous avons les assises internes affectives nécessaires que pour rapidement dépasser ce côté émotionnel et pouvoir nous mettre à travailler rapidement. Ce n'est pas du tout le cas avec des enfants qui sont fortement perturbés ; la qualité de la relation est indispensable préalablement à tout apprentissage. Et, on va presque le dire en caricaturant, il va y avoir une proportionnalité entre l'insécurité de l'enfant et la nécessité de veiller à la qualité de la relation avant d'envisager des apprentissages.* »

M. N. « C'est donc plus une question de sécurité qu'une question d'amour ? »

Dr L. S. « *C'est une question de sécurité, mais une sécurité affective : ça veut dire qu'émotionnellement, dans la relation à cet adulte, ses émotions sont suffisamment apaisées que pour que ses fonctions cognitives puissent fonctionner. Donc, il s'agit bien quelque part d'amour ? Comment voudriez-vous qu'un enfant qui a traversé des déficits dans ses relations aux adultes, qui a vécu de la violence, qui a vécu du désintérêt, de la négligence, comment voulez-vous qu'une relation significative pour ses fonctions cognitives puissent fonctionner si l'enfant ne sent pas que, dans la relation, il trouve justement cette « nourriture affective*

minimale » qui permet de créer une relation de sécurité ? Bien sûr ça passe par l'amour : on va plutôt dire : « respect, considération, attention de la part de l'adulte, écoute. » Bien qu'il y ait quelque chose de l'ordre de l'implication affective de la part de l'adulte. »

M. N. ; « Ma théorie, c'est qu'il est nécessaire d'inculquer très tôt à l'enfant le respect des limites »

Dr L. S. « Certainement, sans aucun doute, lui dire non c'est lui rendre service. L'éducation de l'enfant, c'est un ensemble de choses. Un enfant ne peut accepter qu'on lui dise non que pour peu qu'on l'aime suffisamment. Il n'est pas possible d'apprendre à gérer, à métaboliser la frustration si, en même temps, on n'a pas le substrat interne qui se dépose. Et comment se dépose-t-il dans l'individu ? Et bien il se dépose par la qualité de ce que les parents peuvent donner. Le « non » et l'apprentissage des limites vont de paire avec des couches successives, comme le limon qui, au fur et à mesure du temps, se dépose. Dire non sans offrir la sécurité affective ne permet pas l'intégration des limites. On ne peut jamais ressortir un élément d'un processus éducatif complexe qui appelle un ensemble de paramètres différents. »

M. N. « Nos élèves manifestent une grande demande d'affection. Ils demandent des bisous et certains adultes répondent en les embrassant, d'autres par des poignées de main, vous-même parfois par une accolade fraternelle. Comment répondre à leurs demandes ? »

Dr L. S. « Il est important que des échanges comme les baisers soient réservés à des rituels très particuliers, comme les anniversaires ou la fête de Noël. Sinon, beaucoup de phénomènes complexes se développent autour de ces gestes comme de la jalousie par exemple. Il est important qu'il n'y ait pas d'ambiguïté. Il est donc plus simple de faire comme à l'école où l'enseignant n'embrasse que dans des contextes bien particuliers. »

M. N. « Dans l'unité où nous travaillons, vous tenez beaucoup à la séparation des rôles soignant/enseignant. Pourquoi ? Quel impact ou quel danger la confusion représenterait-elle ? »

Dr L. S. « Le système ne fonctionne que si chacun reste dans sa fonction, dans son rôle. Les repères ne sont clairs que si les adultes affichent un minimum de clarté dans leur position. Les adultes aussi sont insécurisés lorsqu'ils dépassent leur fonction.

Nous devons gérer la qualité de la relation. C'est l'équipe qui peut réguler, lors des réunions cliniques, les dépassements de rôle ou d'attention nécessaire. »

M. N. « Vous nous avez donné cette phrase dès le début de notre entrée en fonction dans l'unité de soins psychiatriques »: « **Que puis-je leur apprendre, ils ne m'aiment pas.** » (Platon ou Socrate ?)

Dr L. S. « Ce lien affectif est d'autant plus important que l'enfant est jeune. Lorsqu'on grandit, il devient moins important mais on a toujours besoin d'un lien pour se construire et s'enrichir.

A l'école primaire, les bons résultats à l'école se font souvent pour quelqu'un d'autre (pour madame, pour maman, pour l'instituteur, ...), pas pour soi-même. Puis, à l'adolescence, cela change mais, même à l'université, les étudiants sont encore influencés par les paramètres de cet ordre, surtout pour ceux qui ont un fonctionnement où l'affectivité a une place importante. »

Et je reviens, comme sur une spirale, au début de ma carrière où je voulais les aimer et qu'ils m'aiment... Mais à un autre niveau de la spirale, avec plus de recul et, je l'espère, un peu plus de sagesse.